



ALIVE – REVUE DE PRESSE (15 - 16)

Agenda magazine.blog

Vendredi 11 décembre 2015

Gilles Bechet

Le western imaginaire d'Emmanuel Dekoninck



(© D. Breda)

Trois cow-boys, des guitares et des bagarres. Pour les Indiens, les feux de camp et les couchers de soleil, il faudra faire preuve d'un peu d'imagination, puisqu'avec *Alive* on est au théâtre, dans un western minimaliste et épique.

Acteur et metteur en scène, Emmanuel Dekoninck aime se plonger dans l'imaginaire. Il a adapté au théâtre *Peter Pan*, *Frankenstein* et plus récemment *L'Écume des jours*. Pour *Alive*, son premier texte original, il a ramené de son enfance un ami imaginaire, Black, un cow-boy solitaire qui gagnait tous les duels, sauvait les jolies filles, chevauchait dans les grands espaces, mais surtout qui l'aidait à vaincre la solitude d'un internat où il était enfermé cinq jours sur sept. Avec l'aide du comédien Benoît Verhaert (en photo) et du comédien-musicien Gilles Masson, il ramène Black sur les planches pour mieux l'exécuter et mieux célébrer la vie.

Le western est souvent lié à l'enfance. On a tous du Black en nous ?

Emmanuel Dekoninck : Sans doute. C'est en tout cas une métaphore de l'imaginaire, l'imaginaire loin du réel et loin de la vie. Le western est une légende construite, il est arrivé avec le cinéma. C'est la construction d'une histoire qui n'a jamais eu lieu. Et donc forcément, il contient des émotions, des souvenirs qui nous ramènent à nous-mêmes, aux grands

sentiments, aux grands mythes. Le cow-boy est un cliché. *Alive* traite de la question du vivant et du non-vivant, de l'imaginaire et du réel.

Imaginaire et réel qui se nourrissent l'un de l'autre ?

Dekoninck : L'imaginaire et la fiction peuvent fonctionner comme une métaphore de tout ce qui n'est pas vrai. Il y a des fictions sociales, des fictions politiques et toutes les choses auxquelles on croit alors qu'elles ne sont pas réelles. On croit voir la réalité du monde à travers la télé et on construit notre conception du monde sur base d'une série de fictions. L'argent, par exemple, est une fiction sociale.

Pourquoi avez-vous besoin du public pour la mise à mort de votre héros ?

Dekoninck : Parce qu'on est au théâtre et qu'il y a une vraie perméabilité entre la scène et la salle. On assume la présence du public, on s'adresse à lui, à la manière des artistes de stand-up même si *Alive* n'a rien à voir avec du stand-up. C'est un travail de mise en abyme. La réalité du personnage de Black est là et il s'incarne avec l'acteur qui est sur scène. Il y a fusion entre quelque chose d'imaginaire et quelque chose de réel avec lequel on peut jouer. Il y a là une faille qui me plaît.

Exploiter cette faille, c'est aussi jouer avec les codes du théâtre et du cinéma ?

Dekoninck : Sur scène, on bricole avec ce qu'on a à notre disposition. Dans les bruitages, on montre tous les éléments qui nous permettent de créer un univers sonore et on laisse l'imaginaire travailler. On voit en même temps le procédé et le résultat qu'il produit. Ce qui est marrant, c'est que quand on montre les ficelles, on y croit encore plus. On a aussi réalisé un travail assez pointu sur la lumière où l'on s'est amusé avec les moyens du théâtre à jouer avec les codes développés au cinéma. La lumière permet, par exemple, de faire un travelling ou un gros plan. Il y a une scène de bagarre où l'on s'est dit qu'il serait intéressant d'avoir des plans serrés sur un personnage et puis sur l'autre en se servant d'un projecteur porté à bout de bras et braqué sur l'action.

Quel a été le principal challenge pour vous ?

Dekoninck : C'était le travail d'écriture. On s'y est pris longtemps à l'avance, le scénario était essentiel. On est passés par une trentaine de versions C'est pour nous un projet très particulier et très nouveau où l'on fait vraiment tout nous-mêmes. On a un canevas très précis mais on se donne la liberté de s'en éloigner tant qu'on n'en est pas satisfaits à 100 %. C'est une construction complexe. On a eu la chance de bénéficier de deux regards extérieurs dont celui de Philippe Blasband. Il nous a aidés à ce que ce soit très clair. Le propos du spectacle peut paraître confus, le challenge a été de le rendre limpide. Il y a un moment où toutes les couches se tordent et donnent du sens pour se demander, par exemple, ce que signifie être vivant, ce qui est aussi la raison d'être du théâtre.

C'est la question que vous passez au public ?

Dekoninck : On a envie que le spectateur qui sort de la salle se sente plus vivant que quand il est entré. C'est ce que je recherche tout le temps : la pulsion de vie contre la pulsion de mort. Je me suis rendu compte que c'est pour ça que j'aime le théâtre : c'est le lieu de la chair, de la sensualité et du corps. Le lieu de la vie.

ALIVE

16/12 > 3/1, Théâtre de la place des Martyrs,
www.theatredesmartyrs.be

Mardi 29 décembre 2015

Sylvia Botella

Alive – Ainsi vécut Black !



(© D. Breda)

Voici venu le temps pour le metteur en scène et comédien Emmanuel Dekoninck de tuer Black, le cow-boy mythique qu'il avait créé, adolescent, pour illuminer le réel. Vivre, c'est parfois laisser mourir.

Dans *Alive*, il y a la biographie (Emmanuel Dekoninck), la dévoration de l'adolescence difficile, du décrochage scolaire et dans un zoom brutal sur le pensionnat du Collège Sainte-Croix, la vie qui peine à respirer. Par un étrange tour de passe-passe, l'adolescent crée Black, le héros mythique (tragique) au colt, la silhouette sombre dotée de pouvoirs surréels qui est autant le masque que la vérité nue de l'enfant perdu dans le désert.

Black, le cow-boy surplombe le désert à l'échelle de la chambre ni ennemi ni bienveillant, seulement patient attendant que la Providence lui livre des têtes mises à prix. Il est une totalité à lui seul, une dynamique de (sur)vie capable de produire des transformations et de réinventer (illuminer) le réel. Mais l'ami imaginaire est aussi la menace constante de l'accident, de la vie séparée, non inscrite dans un monde commun, dévorée par les forces joyeusement destructrices de la fiction.

Ce soir, le metteur en scène et comédien Emmanuel Dekoninck s'en souvient avec Benoît Verhaert Gilles Masson et Juan Borrego (présence mutique), il a décidé de tuer le héros au Théâtre de la Place des Martyrs, celui qui pourtant l'a mené au théâtre et lui a épargné tant de peines. Il faut vivre et laisser mourir.

À notre surprise, regardée depuis le hors champ, la pièce n'est pas si naïve, ni premier degré. Avec la complicité de Hélène Theunissen, Philippe Blasband, Benjamin Vanslebrouck, Renata Gorka, Émilie Guillaume et Dominique Bréda, le théâtre ouvre les portes de réalités très éloignées dans le temps et l'espace, elles fusionnent. Ici, l'art et la vie se confondent, les personnages/comédiens vivants (beaux de simplicité et de générosité) dialoguent sans cesse avec les spectateurs, les invitent à entrer dans le western/musique live pour tuer Black. Ils donnent l'impression que ce sont eux qui scrutent les spectateurs et non l'inverse.

Le détail règne. Le détail du visage, de l'attitude, du vêtement, de l'accessoire, etc. Il est habité, il est fétiche. La dimension très culture pop façon country rappelle les films fleuves de John Ford, les grands mythes de l'Amérique où l'homme est à la fois grand et petit, les chaises renversées, la figure du cow-boy blasé, les bagarres, les saloons où les lumières contrastées et la ligne claire du plateau ne sont que les masques de la longue traque résolue de Black par Emmanuel Dekoninck. Les rimes visuelles et musicales (magnifiques réorchestrations live de Gilles Masson) sont dans les plis, elles sont le signe du plaisir aussi. Il déborde de partout.

Alive est une véritable explosion libératrice de joie et de la force vitale. Dans les rythmes dispersés, on entend *Ah, ah, ah, ah, Stayin' alive, stayin' alive* des Bee Gees. La vie, pas la guerre.

Alive de Emmanuel Dekoninck du 16 décembre 2015 au 3 janvier 2016 au Théâtre de la Place des Martyrs à Bruxelles: www.theatredesmartyrs.be

LE QUOTIDIEN DU SPECTACLE VIVANT EN EUROPE DEPUIS 2003

RUE DU THÉÂTRE .EU



Critique - Théâtre - Bruxelles

Alive

Prendre vie...

Par Suzane VANINA

Publié le 28 décembre 2015

Il arrive à certains rêveurs: enfants, dessinateurs, romanciers, bref, créateurs... de souhaiter que leur confident, leur porte-parole, bref leur ami imaginaire, prenne vie, d'une manière ou d'une autre. Ce souhait peut parfois se transformer en règlement de comptes...

Il était une fois un petit Manu - qui deviendra plus tard Emmanuel Dekoninck, acteur bien connu des habitués de théâtres bruxellois et autres - qui se sentait bien seul dans son internat où une conduite quelque peu dissipée l'avait conduit. Il s'inventa donc un compagnon. En d'autres temps c'eut été un preux chevalier, un Robin des Bois... ce fut un cow-boy de la vilaine espèce: sans famille (tiens...) n'ayant d'autre désir que de ruminer des coups fumants en parcourant déserts (tiens...) et vastes plaines de l'Ouest américain. Il se nommait Black, une sombre créature, mais aussi un "*poor lonesome cow-boy*" auquel il pouvait s'identifier.

Si Black l'a soutenu dans son adolescence, il a occupé toutes ses pensées au point que, bien des années plus tard, Emmanuel-Manu ait voulu s'en débarrasser une bonne fois pour toutes, dans un ultime épisode de ses aventures. La "vraie vie" doit définitivement prendre le dessus.

Et pourquoi ne pas utiliser le "on disait que" de son enfance et ce qui y ressemble pour l'adulte, le comédien qu'il est devenu: le théâtre ? Avec la conviction que "*le théâtre serait une expérience de vie plus vivante encore que la vie*", cet "*Alive/Vivant*" est prétexte à une comédie où se mélangeront allègrement vécu et fiction, naturel et conventions théâtrales.

Emmanuel Dekoninck qui répète que *"tout est vrai"*, y croit comme jadis. Entraînant dans son projet un autre "vrai" ami, Gilles Masson, ils retrouvent une vieille complicité dans des "interscènes" où le public, le spectateur, sera pris à témoin ou invité à participer à la suite de l'histoire. Il y aura sans cesse un balancement entre interpellations et réflexions réelles et séquences de *"far west"* où l'imaginaire est à l'oeuvre.

Le récit est pour lui-même de peu d'importance, un canevas banal de western classique où Black/Benoît Verhaert est effectivement "plus vrai que vrai", dans son costume de cuir où rien ne manque des attributs requis, du stetson aux santiags et au colt à la ceinture... Sur base de la recherche de racines et de vengeance du héros, il contient les fantasmes et les ingrédients du genre en paroles et en actions: ambiances saloon, désert, campement d'indiens... créés avec l'aide sollicitée du public. Mais les combats ont été soigneusement travaillés et l'accompagnement musical "live" de Gilles - dont les arrangements country sont parfois inattendus - est particulièrement efficace pour maintenir ces ambiances...

Un western "pour rire"...

Le western ou "de la réalité à la légende", ce genre cinématographique a imprimé sa magie dans les esprits imaginatifs de toute une génération. Pourtant, mises à part quelques parodies, il n'y a pas de western drôle: on tue et on se tue.

Les *"Billy the Kid, Buffalo Bill, and Co"*... ont été magnifiés et popularisés par le cinéma. De faits-divers sanglants, un nombre important de films a fait de véritables drames, des épopées, on pourrait dire des tragédies, satisfaisant le besoin éternel des petits (et grands) spectateurs de jouer aux héros.

Pour la petite salle de ce théâtre bruxellois, la scénographe Renata Gorka a prévu un décor tout simple: un panneau de fond ménageant des ouvertures pour la "régie intégrée" de Juan Borrego qui assure également quelques personnages. L'ensemble, réglé en commun par les trois comédiens, donne une impression (bien préparée) d'improvisation et de décontraction et met vraiment, avec humour, le public dans le coup. Il le rend surtout complice de l'histoire principale, celle du petit Manu, ce gamin imaginaire.

Demandez le programme

Lundi 21 décembre 2015

Catherine Sokolowski

Western abouti

Va-et-vient entre réel et imaginaire, « Alive » doit permettre à Emmanuel Dekoninck de tuer définitivement le cow-boy « Black », compagnon de jeux qu'il s'était construit dans l'internat où il a passé son adolescence. Comme il le faisait à l'époque, le comédien nous propose une épopée à travers le Far West dont l'issue doit être cette mise à mort. Accompagnés par Gilles Masson, acteur et musicien, et Juan Borrego à l'éclairage, les comparses s'en donnent à cœur joie dans ce spectacle touchant et drôle.

Léger, divertissant, émouvant, on entre dans « Alive » comme on commence une bande dessinée, à une différence près : les personnages sortent de temps en temps du récit pour rencontrer le réel. Sur scène, aucun décor, il faudra les imaginer en s'appuyant sur les costumes, quant à eux, soignés. Gilles assure la bande son des séquences du western et remplace occasionnellement Manu (à moins que ce ne soit le contraire). Très proches du public, les comédiens quittent facilement leurs rôles pour donner un avis, suggérer la suite, parler entre eux ou... se disputer.

En découvrant cette histoire où il est question de révérend, de saloon, de notaire, de colonel, de massacre, de chef indien, de bordel et de vengeance, personne n'a envie d'assister à la disparition du héros. Majestueusement interprété par Benoît Verhaert, Black est le seul personnage fictif sur scène. Les rencontres subtiles entre réalité et imaginaire sont l'essence de ce spectacle, mais Black, lui, doit rester de l'autre côté du miroir : toute tentative pour le ramener au réel ne peut qu'échouer. Avec un message clair et optimiste qui est celui de privilégier la réalité, Emmanuel Dekoninck surprend, puisque le théâtre est au cœur du rêve et offre en général une échappatoire au quotidien.

« Peut-on tuer la fiction si on est dans la fiction ? » Pour le savoir, il faudra aller voir. Court et accessible, il est possible de découvrir ce spectacle en famille, chacun pouvant apprécier la pièce avec ses propres codes. Quant au plaidoyer pour la réalité, il n'est pas interdit de retourner à ses rêveries en rentrant chez soi, après avoir découvert Black ! Pocatello, grand chef indien, n'a-t-il pas dit que « la force de l'homme blanc se cache dans les fabulations » ?

<http://www.demandezleprogramme.be/Alive#critique>

<http://missemellevaautheatre.over-blog.com/2016/01/alive.html>

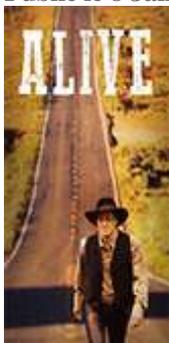


Miss Emelle va au théâtre

Passionnée de théâtre et d'impro, j'aime passer mes soirées dans les salles et profiter de spectacles vivants. Et en parler. Même si, et surtout parce que, ça n'a rien à voir avec mes vraies activités professionnelles. Le manque de temps m'avait éloignée du bloggage de critiques pendant quelques années, mais j'ai eu envie de m'y remettre, D'abord, comme un défi :blogger "mon" Off 2013 depuis Avignon. Depuis, et tant que j'arrive à caser l'écriture dans mon agenda, je continue! Bienvenue sur le blog d'Emelle!

Alive

Publié le 8 Janvier 2016



Quelle meilleure façon de finir l'année au théâtre (j'ai vu le spectacle le 30/12) et de la commencer sur ce blog qu'en étant "Alive!" ?

Pourtant, je dois commencer cet article par une mauvaise nouvelle : pour le moment, ce spectacle ne se joue plus... Alive était joué au théâtre de la place des Martyrs du 16/12 au 3/1, donc l'ayant vu en fin de période, j'arrive un peu tard pour vous recommander d'y aller. Néanmoins, j'ai cru entendre, dans la file d'attente, qu'ils étaient motivés et en recherche d'une tournée avec cette pièce, donc j'espère bien qu'elle sera à nouveau programmée très bientôt! Sinon vous pourrez toujours lire mon article et regretter de l'avoir loupée! ;)

Alive, création de et interprétée par Emmanuel Dekoninck, Gilles Masson et Benoît Verhaert, était qualifiée de 'western musical', ce qui m'avait assez bien intriguée! Mais résumer l'intrigue n'est pas forcément évident sans en dire trop, car 'Alive' est avant tout... une histoire vraie! D'ailleurs Emmanuel Dekoninck prévient les spectateurs d'emblée : ce soir, ni lui, ni son ami musicien Gilles Masson (qui est quand même un peu acteur aussi!) ne joueront de rôle. Seul Benoît Verhaert interprètera un personnage. 'Alive' s'emploie à jouer avec les codes du théâtre et à briser ce fameux 4ème mur, en s'adressant au public, qui est réellement là et pourrait même intervenir d'une manière inattendue dans l'histoire...

L'histoire, c'est celle de Black, un cow-boy meurtri, chasseur de primes, fine gâchette à la recherche du meurtrier de son père adoptif. Une rencontre et une révélation au sujet de sa mère dans un saloon vont marquer un tournant dans cette quête... qui pourrait s'avérer fatale pour Black. En effet, si Black est donc ce personnage interprété par Benoît Verhaert, il n'est qu'un personnage, sorti de l'imagination d'Emmanuel Dekoninck, notre narrateur. Il a créé

Black lorsqu'il était enfant, solitaire dans un internat, et cet être imaginaire est devenu son meilleur ami. Mais il est temps de grandir et de mettre un point final à cette création...

'Alive', c'est donc à la fois une réflexion sur la nécessité et la place à accorder à l'imaginaire dans nos vies, un jeu avec les codes du théâtre, de la belle musique et des chansons, et de vrais morceaux de western, avec tous les éléments du genre : saloon, prostituées, indiens, combats, ...

Alors, bien sûr, ce jeu avec le public et cette dualité réalité/personnage ne sont pas neufs et ont déjà été utilisés dans d'autres spectacles, mais je trouve qu'Alive réussit particulièrement bien cet exercice, avec une certaine originalité, un côté assez jubilatoire, beaucoup d'humour (on rit beaucoup pendant le spectacle!), et d'à propos : par exemple, on est particulièrement bien plongés dans les ambiances et décors qu'il nous est demandé d'imaginer (grâce aux images évocatrices, aux jolies lumières et au fond musical). La mise en scène est d'ailleurs soignée et nous emmène loin avec un décor pourtant simple, le rythme est bien maintenu tout au long du spectacle, et Gilles Masson et Emmanuel Dekoninck jouent et chantent très bien, rendant les passages musicaux très agréables!

Ajoutez à cela le jeu très juste des 3 comédiens (sans oublier Juan Borrego, qui en plus de s'occuper du son et des lumières, se retrouve - avec plein d'enthousiasme... - à faire de la figuration dans certaines scènes): Emmanuel Dekoninck déborde de sincérité et de générosité, Gilles Masson amène un certain recul parfois moqueur ou un brin cynique (mais pas que), Benoît Verhaert est parfait en mode cow boy froid et désabusé, devenant touchant ou hilarant selon les scènes (et particulièrement sexy en pantalon de cuir assez moulant...).

En résumé, j'ai vraiment passé une belle soirée avec ce spectacle qui m'a fait l'effet d'une bouffée d'air (presque) frais (bah oui dans les saloons y'a toujours un peu de fumée! ;)), un moment drôle et touchant, avec du fond sans être prise de tête... Bref, j'espère vraiment que 'Alive' sera bientôt repris quelque part et que je pourrai vous encourager à aller le voir! (pourquoi pas à Avignon? C'est pour moi tout à fait le genre de spectacle qui aurait sa place et pourrait faire un beau petit succès au Off!)

Rédigé par Emelle

LE SOIR

Le mardi 22 décembre 2015

Catherine Makereel

Evènement



02-223.32.08

Critique du Soir

★★★ (Avis de la rédaction)

Ouf, ce n'est pas une fatalité ! Au moment des fêtes, le théâtre n'est pas que vaudeville glacé aux marrons et autres revues farcies de crème au beurre. Entre les réveillons, il est aussi permis de s'octroyer des pièces (dé)montées, des lubies plus légères en calories, mais non moins festives. Avec *Alive*, le Théâtre des Martyrs ajoute le western spaghetti aux agapes de fin d'année, dans une performance décalée pour interroger notre besoin de consolation par la fiction.

Emmanuel Dekoninck, Benoît Verhaert et Gilles Masson commencent par détricoter soigneusement les codes du théâtre. « *Je ne jouerai pas de personnage ce soir, parce que, cette fois, tout est vrai* », annonce Emmanuel Dekoninck, qui s'est inspiré de son enfance échouée dans un internat à Hannut suite à un décrochage scolaire et familial spectaculaire.

Là, entre les quatre murs du collège, pour contrer l'ennui, il s'invente un ami imaginaire, Black, cowboy libre et solitaire, son alter ego héroïque en somme. Seulement voilà, si grâce à Black, il chevauche les plaines, sauve des jeunes filles en fleur et se lie aux Indiens, le même flibustier le fait aussi passer à côté de rencontres décisives dans sa vraie vie. Alors, quand il quitte l'internat à 19 ans, il décide d'oublier Black pour donner une chance au réel, pour croquer dans la chair du monde vrai, plus vivant que la fiction.

Dans *Alive*, il sera donc question de tuer Black, comme on tue le père, sauf qu'il s'agit ici d'un ami imaginaire. Comme dans *L'homme qui tua Liberty Valance*, avec John Wayne, la réalité aura maille à partir avec la légende, dans un Far West tourné en dérision par un trio qui met le théâtre en abîme. Le ressort n'est pas neuf et l'écriture aurait pu encore s'affiner, mais l'humour finit par emporter le morceau.

Sexy en diable, *Alive* l'est en de nombreux points. Notamment l'emballage musical live qui réarrange en ballades country des tubes comme « I heard it through the grapevine » de Marvin Gaye ou « Staying Alive » des Bee Gees. Jolie trouvaille aussi que ces battements de cœur enregistrés et amplifiés pour faire pulser l'ambiance d'un duel. Ennio Morricone peut aller se rhabiller !

Entre l'harmonica et les tours de chant chaloupés de ces Johnny Cash à la belge, les comédiens balancent les références au western dans le chaudron de leur imagination détraquée. Du coup, on se paye un régisseur taiseux devenu tenancier de saloon. On a droit à un bordel revisité, nos trois gars grossièrement déguisés en filles de joie embarquant une spectatrice à leurs côtés. On sourit de voir Benoît Verhaert, cow-boy ténébreux, regard buriné, colt bien accroché et allure savamment travaillée, perdre soudain toute dignité dans son pyjama grenouillère, par la lorgnette de sa chambre à coucher.

Mais ce voyage initiatique et potache, doublé d'une parodie de la conquête de l'Ouest, est aussi une sympathique déclaration d'amour au théâtre. Tout en prétendant casser le quatrième mur, les comédiens font carburer l'imagination à plein. Le whisky, qui glisse au bout du bar, la poussière, le cuir, la chaleur du désert : on y est !

<http://mad.lesoir.be/scenes/120625-alive/>

LA LIBRE BELGIQUE

Jeudi 31 décembre 2015

Charles Van Dievort

« Alive », un drôle de western

Scènes La pièce, proposée aux Martyrs, pulvérise les codes du théâtre.

Efficace et amusant.



Dans « Alive », Benoît Verhaert incarne Black, un cow-boy super-héros condamné à mourir.

« Tout est vrai sauf le personnage du cow-boy » peut-on entendre dès les premières secondes d'« Alive » qui se donne au théâtre de la place des Martyrs, à Bruxelles. Voilà qui donne le ton. Dans leur spectacle, Emmanuel Dekoninck, Gilles Masson et Benoît Verhaert se jouent des codes qui régissent traditionnellement le théâtre. Ils se glissent à plusieurs dans la peau d'un même personnage, ils remettent en question l'histoire écrite, ils font exploser les frontières de la scène, celles qui la séparent des coulisses mais aussi du public.

A cheval entre la parodie de western, le spectacle d'humour à sketches et le théâtre, « Alive » nous plonge dans l'univers de l'enfance et de l'adolescence. Celui où les petits garçons se créent des amis imaginaires de la trempe des super-héros et celui où le temps est venu de s'affranchir de ces compagnons temporaires.

Western spaghetti

A douze ans, après un décrochage scolaire et familial, Emmanuel prend la direction de l'internat, à Hannut. Pour échapper au quotidien de ce lieu clos, il s'invente un ami avec qui faire les quatre cents coups. Ce sera Black le cox-boy. Mais sept ans plus tard, Emmanuel débarque à Bruxelles pour faire du théâtre. Terminé la fiction, place à la vraie vie. Black est condamné. Il doit mourir comme on doit tuer le père.

La musique fait planer l'ombre d'Ennio Morricone

Le chemin pour y parvenir passe par un saloon, un vieux bordel, un désert et un campement indien, le tout... sans décors mais grâce, entre autres, à la musique. Omniprésente tout au long du spectacle et jouée en direct de façon très astucieuse, elle fait planer l'ombre d'Ennio

Morricone et plonge le spectateur dans l'ambiance des mythiques westerns spaghetti dans lesquels on croise la route de Marvin Gaye ou des Bee Gees.

Efficace et drôle, « Alive » est une belle réussite même si deux ou trois petites longueurs auraient pu être évitées. Mais aussi au final, on se laisse très agréablement emporter par une histoire plus touchante qu'il n'y paraît et les loufoqueries imaginées par les auteurs. On ne se lasse pas non plus de la présence scénique dy régisseur-accessoiriste Juan Borrego qui, sans dire un mot, s'impose comme quatrième acteur.

*Théâtre de la Place des Martyrs, place des Martyrs, 1000 Bruxelles. Jusqu'au 3 janvier. Tel 02 223 32 08.
www.theatredesmartyrs.be*